

signifiant, je parle de quelque chose qu'on peut mettre là : le signifiant, c'est le mot « poutre », qui veut dire jument jusqu'au jour où on appelle les juments « juments », et à ce moment on se sert du mot « poutre » pour autre chose. Ceci indique qu'on ne saurait le mettre là hors de la totalité de ses relations dia-et synchroniques avec les autres signifiants. Cela veut dire aussi que le signifiant, non seulement c'est à prendre au pied de la lettre, mais c'est la lettre.

C'est ce que Lagache a fort bien souligné tout à l'heure, beaucoup plus hardiment que je n'aurais osé le faire devant une assemblée aussi intimidante. Mais ailleurs, j'ai voulu incarner ce que je veux dire en parlant du signifiant, en le matérialisant dans un apologue exemplaire par une lettre prise en un autre sens, une missive, un papier, dont personne ne sait le contenu... C'est vous dire où je peux aller dans ce sens. Bien entendu le paradoxe est ici justifié par une fin apologétique.

Mais l'incidence du signifiant sur le signifié est quelque chose de tout à fait sensible au niveau du B, A, Ba de l'expérience de l'analyste. Prenons la fonction du père, elle y est absolument impensable si l'on n'y dégage pas le signifiant qui en est le terme : le nom du père, comme on dit dans les invocations religieuses, si le « nom du père » n'a pas cette valeur signifiante qui condense, oriente, polarise vers lui toute une série de significations qui sont sur des plans extrêmement divers.

Et pour comprendre un ensemble de phénomènes comme ceux qui se constituent dans une psychose, cette référence au signifiant comme tel, à l'assomption du signifiant par le sujet, me semble être le seul point de référence qui nous permette vraiment de pouvoir poursuivre dans tous les détails les incidences d'un certain rapport particulier de carence du sujet par rapport à un certain signifiant comme tel, et non pas par rapport au signifié.

Pour conclure, la notion du signifiant doit être prise au sens linguistique du terme.

M. Alquié. — Je voudrais d'abord dire à mon ami Lacan combien je le remercie de son exposé, avec lequel je suis presque entièrement d'accord. J'ai remarqué, moi aussi, depuis longtemps, qu'une des grandes découvertes de Freud était d'étendre le domaine du langage, et de montrer que bien des choses que l'on ne considère pas généralement comme du langage, — un symptôme, une aphonie, — sont aussi du langage, ont une signification de langage.

J'ai, de même, été particulièrement heureux d'entendre Lacan

rapprocher le névrosé et le philosophe, ce que j'ai fait pour ma part, et ce qui est en général très mal compris. En effet, de ce rapprochement, on conclut tout de suite que le philosophe est un malade, et que dès lors on n'a plus à prendre au sérieux ce qu'il dit, alors que, si j'ai bien compris Lacan, c'est exactement le contraire qu'il faut penser, à savoir que le névrosé est un philosophe (un philosophe sans le savoir, cela va sans dire). En tout cas le névrosé est, avec le philosophe, le seul qui pose vraiment le problème de l'être. Et cela me semble extrêmement important. Cette relation entre l'expérience névrotique et l'expérience philosophique est révélatrice.

Cela dit, je voudrais poser à Lacan une question : estime-t-il que tout est langage ? L'affectif, comme tel, est-il pour lui langage ? Est-ce que, par exemple, une angoisse ressentie par le sujet est, pour lui, également, du langage ? Ou, au contraire, tout langage ne renvoie-t-il pas, d'une certaine façon, et par essence, à une chose qui n'est point langage, et qu'il veut précisément exprimer ?

Je formulerais la question d'une autre façon, mais qui revient au même, je pense, si on la comprend bien. Lacan a dit : « Le *moi* est objet », et je crois que nous sommes plusieurs ici à avoir un peu sursauté quand nous avons entendu cette formule... Or, quand le *moi* s'angoisse pour sa mort, — car c'est bien le *moi* mortel, ce n'est pas ce sujet plus vaste, situé au-dessous de *moi* et parlant par moi qui peut mourir —, lorsque le *moi* s'angoisse de sa mort, est-ce qu'il est un « objet » par rapport à ce sujet, qui parle en lui ?

Je ne sais si j'ai bien compris ce que Lacan a voulu dire. Mais c'est là l'unique question que je veux poser. Je l'ai présentée sous deux formes, mais, dans l'un ou l'autre cas, il s'agit de savoir si tout est langage, si l'affectif lui-même, comme tel, est langage. Cela nous amènerait à une notion que Lacan a en horreur, qui est celle de l'ineffable, ineffable qui donne sens et demeure le fondement du langage, et qui rejoint un certain sens de l'être, de la mort, c'est ce sens que le langage exprime, mais ce par quoi le langage prend sens n'est pas lui-même langage.

Dr Lacan. — Alquié vient de jouer le rôle de la sirène. Il va donc falloir que je m'attache fortement au mât !

Je dirai que je ne doute pas que, au delà du langage, il y ait de l'ineffable, mais enfin cet ineffable, puisqu'il est ineffable, pourquoi en parler ?

Je sais bien que ceci est simplement un point de départ, com-